

BOUDERIE.

Lorsque Paul et Henriette rentrent de cette «matinée» donnée au profit d'une œuvre de bienfaisance et où leurs amis Maxime Renaud et Coralie Verdier avaient, aux applaudissements de tout l'auditoire, joué en amateurs la charmante comédie de Léon Gozlan: «Pluie et le Beau Temps», ils étaient maussades et ennuyés.

Sans avoir dit un seul mot, Madame entra dans sa chambre pour se dévêtir. Monsieur se retira dans son cabinet, prit un volume dans sa bibliothèque, s'assit à son bureau et se mit à feuilleter le livre; sa pensée était ailleurs, et les pages défilèrent machinalement sous ses doigts sans que le lecteur distraire se rendit un compte exact du sens des phrases et des mots.

Bientôt, Paul rejeta le malencontreux ouvrage et voulut écrire quelques lettres; il ouvrit son bureau, — un vieux buvard tout fané, — en maugréant.

— Il faudra pourtant que je me décide à remplacer cette vieilleries!... Chaque jour je me propose d'acheter un buvard à mon chiffre, et chaque jour — naturellement — je l'oublie!

Paul prit la plume et essaya de s'acquiescer de quelques-uns de ses devoirs de correspondance; mais ce fut en vain. Les phrases ne venaient pas. Pour un seul billet, il traçait au moins vingt brouillons, qu'il finissait toujours par froisser et jeter au panier.

De son côté, Henriette, debout devant sa cheminée où elle déposait ses menus objets de toilette, se sentait de fort méchante humeur; tout ce qu'elle voyait lui déplaisait: l'ameublement qui, ce jour-là, lui paraissait sans style et sans goût; le dessus de la cheminée ornée, pour la forme seulement, de deux beaux vases en porcelaine du Japon qui avaient l'air de ne servir à rien.

— Tousjours pas de fleurs dans ces vases!... Annette le sait pourtant bien, que je tiens à avoir des fleurs dans ma chambre pendant la journée!

Elle s'en prenait à la domestique; c'est si commode, lorsqu'on éprouve quelque contrariété, d'avoir à sa portée un bon prétexte pour se soulager un peu!

Ces deux êtres si mécontents d'eux-mêmes et de ce qui les entourait se retrouvèrent à table; mais ce fut pour échanger à peine quelques paroles insignifiantes. Le repas fut d'une froideur glaciale. Et, lorsqu'il se termina, les deux époux, toujours plus maussades, se retirèrent chacun de son côté sans avoir échangé la moindre explication.

Et, pourtant, c'était un couple bien uni que celui formé par M. et Mme Dufrenoy. Ils s'étaient mariés, non point seulement par raison, mais surtout par l'effet de la plus irrésistible inclination. Paul et Henriette s'adoraient, et depuis trois années que durait leur mariage, le temps n'avait fait qu'accroître l'affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

Ils avaient perdu un enfant en bas-âge, et c'était été le grand chagrin de leur existence; mais, en dehors de cette affliction si cruelle, bien rares furent les nuages qui s'élevèrent entre les deux époux: comme une obscurité de printemps, ils s'étaient vus dissiper pour faire place au plus doux soleil rayonnant dans un ciel pur.

Celui qui venait de se lever ce jour-là serait-il plus persistant? devait-il grossir et s'amorceler en signe précurseur de l'orage?

Le dimanche précédent, résolu à profiter du beau temps, les deux époux avaient pris leur volée comme deux gais oiseaux et passé leur journée entière à la campagne; le train les avait déposés à Meudon, et, grimant la côte, ils avaient, par la terrasse du château, gagné les grands bois dont les avenues conduisent à Villebon d'une part, et d'autre part jusqu'aux étangs de Chaville et de Viroflay.

Après leur déjeuner dans une agréable auberge, ils avaient poussé leur promenade jusque dans les parties les plus reculées de la forêt, parcourant en pleins taillis de sinieux et sauvages sentiers, ou s'exaltant lorsque, à l'extrémité de quelque avenue, apparaissait tout-à-coup un riant horizon de prairies couronnées au loin par d'autres grands bois.

comme des écoliers sous l'averse battante. Ils arrivèrent ainsi à la station, et ils reprirent le train pour rentrer dans Paris avec le sentiment d'une joie profonde et d'une inaltérable tranquillité.

Bien différente de cette radieuse journée en pleine nature fut la «matinée» musicale et dramatique d'où les deux époux revinrent si moroses, sans qu'ils se fussent dit l'un à l'autre quel était l'objet de leur mécontentement.

Pourtant, tout doit avoir un terme, même le silence de deux êtres qui se boudent; lorsque la nuée est pleine, elle se résout en ondée. Ce fut le lendemain, au déjeuner, que l'orage éclata.

Paul, incapable de supporter plus longtemps la maussaderie taciturne de sa femme et la glaciale expression de son visage, s'écria avec dépit en lançant sa serviette sur la table: — Mais, enfin, qu'est-ce que tu as!

— Rien! Rien! répondit froidement Henriette. — Rien! C'est vite dit! Que t'ai-je fait? Qu'as-tu à me reprocher? Je vois bien que tu n'es plus la même, depuis ce maudit concert où nous aurions mieux fait de ne pas aller, plutôt que d'en rapporter une brouille et de nous regarder en dessous avec ces mines renfrognées. Et l'on dit que la musique adoucit les mœurs!

— Mais je crois riposter Henriette non sans aigreur, que s'il y a quelque chose de changé depuis cette «matinée» c'est vous, monsieur!... Vous êtes tout songeur, tout préoccupé!

— Et à qui penserais-je, d'après vous? — Qui sait? Peut-être à Mme Coralie Verdier, qui jouait au naturel son rôle de grande coquette dans la comédie de Léon Gozlan. N'est-ce pas qu'elle était étonnante d'esprit, rayonnante de charme et de grâce?

Paul Dufrenoy éclata de rire. — C'est donc cela, s'écria-t-il, le sujet de ta grande colère! Va, tu peux te tranquilliser! Ce n'est pas cette piètre-grièche de Coralie, avec ses affectations ridicules, qui me fera jamais perdre la tête!

— Ne cherchez pas à me donner le change! Ne niez pas! Ce sont vos propres paroles, que j'ai surprises lorsque vous adressiez vos compliments à Coralie, dans la coulisse, après la représentation!

— Pures banalités! simple formule de politesse!... Oh! pas du tout! répondit vivement Henriette. Vous étiez sincère. C'est le ton qui fait la chanson!

— Ainsi, vous ne me croyez pas? fit Paul, légèrement piqué. Et que diriez-vous si, moi, je vous reprochais d'avoir regardé un peu trop tendrement M. Maxime Renaud qui jouait le rôle du jeune premier dans la pièce? N'est-ce pas qu'il était fort bien, étroitement serré dans sa redingote d'officier en bourgeois?

Henriette pâlit de colère et se leva. — Comment! vous osez!... — Mais oui, ma chère, j'ose!... Vous osez bien, vous, vis-à-vis de moi!... Une supposition en vaut une autre!... — C'est trop fort! s'écria la jeune femme.

Et elle quitta la salle-à-manger pour rentrer dans sa chambre. Paul l'y suivit. — Voyons, Henriette, calme-toi. Cette scène n'a pas le sens commun. Je t'assure!... — Ah! je n'ai pas le sens commun! Ah! je regarde tendrement les jeunes premiers!... Oui, oui, je me calmerai, j'ourai tranquille, mais pas avant que je sois débarrassé!... Je ne veux pas rester ici une minute de plus!

Et, fébrilement, elle faisait sa toilette. Elle posait son chapeau. Elle mettait ses gants. — Oh! vas-tu! demanda Paul, ennuyé, un peu inquiet. — Chez maman! répondit la jeune femme, qui saisit son ombrelle et s'éloigna rapidement; adieu, monsieur!

— Adieu! Paul Dufrenoy, resté seul, fit quelques pas à travers la chambre, puis lança dans le vide cette apostrophe: — Eh bien! va-t'en chez ma belle mère!... Va-t'en au diable, si tu veux!

Profondément irrité, Paul prit son chapeau et sa canne et sortit à son tour. Où irait-il? Le temps était beau. Il était encore de bonne heure. L'idée lui vint d'aller à la campagne, de refaire seul la promenade qu'il avait faite dans les bois en compagnie de sa femme.

— Au moins, se dit-il, cette fois-ci je serai mon maître; je pourrai aller en pleine liberté partout où bon me semblera, allonger ou rallentir le pas à mon gré! Il prit son billet pour Meudon, et tout seul dans son compartiment, pendant que le train filait, il couvrit sa colère.

trouca d'arbres rapprochés en massifs ou s'éloignant en longues files pour dessiner les allées, des horizons où s'étaient perdus leurs regards.

En retrouvant les sites déjà connus, Paul se rappelait jusqu'aux moindres parcelles que tous deux avaient prononcées; il entendait encore le son d'une voix aimée! Et ce souvenir l'attendrissait; et, malgré lui, une larme venait mouiller ses paupières.

Il eut alors une impression poignante: le sentiment très-vif de l'absence. C'était un sentiment plein à la fois de charme et de mélancolie. Et il se sentit plus seul qu'il ne l'aurait voulu.

Une pensée l'éfraya: — Si elle était partie en voyage pour longtemps, pour toujours, si je ne devais plus la revoir, je chercherais ainsi son souvenir, je la pleurerai, je ne me consolerais pas du bien que j'aurais perdu!

Et il comprit toute la puissance de l'amour qui l'attachait à Henriette, se disant qu'il fallait être fou pour corrompre une telle affection par d'absurdes querelles. Il se donnait tous les torts, trouvait qu'il avait été brutal et grossier. Après tout, si elle lui avait adressé des reproches, si elle était jalouse, c'est qu'elle l'aimait! Il n'était donc qu'un ingrat! Aussi voulait-il retourner au plus vite auprès de sa chère petite femme, se jeter à ses pieds, implorer son pardon.

Mais qui sait s'il la trouverait encore? Reviendrait-elle au logis? Ne l'abandonnerait-elle pas? Malgré sa hâte de revenir à Paris, Paul s'arrêta pourtant près du bouquet de chênes au pied duquel Henriette et lui s'étaient longtemps reposés: c'était la «place à jamais sacrée» où ils avaient échangé leurs confidences. Il voulut en rapporter un souvenir pour elle, et cueillit par grandes quantités les jacinthes qui épanouissaient dans l'herbe leurs jolies fleurs d'améthyste.

Il en fit une énorme gerbe qu'il emporta dans ses bras, puis il courut jusqu'à la station.

Lorsque Paul Dufrenoy fut de retour chez lui, sa femme n'était pas rentrée. Il eut un léger serrement de cœur; mais il se rendit dans la chambre d'Henriette et il disposa les jacinthes dans les deux vases en porcelaine du Japon placés sur la cheminée.

Après quoi, inquiet et fautif, se sentant coupable de rester à la maison pendant l'absence de sa femme, il sortit de nouveau, en recommandant à la bonne de ce pas dire à Henriette qu'il était revenu.

Deux heures après, Paul rentrait à la maison. Il se dirigea vers son cabinet de travail et, un peu remué par je ne sais quelle inquiétude, s'assit devant son bureau.

Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver un magnifique buvard à son chiffre, tout neuf, étalé à la place de l'ancien! Comme il relevait les yeux, la porte s'ouvrit, et il vit paraître Henriette en peignoir blanc, portant au corsage une touffe prise à son bouquet de jacinthes.

— Vous le voyez, dit-elle en désignant d'un coup-d'œil le buvard, j'ai eu mon rompard, moi aussi! Elle avait un sourire radieux; son regard était plein de pardon et de mansuétude.

Paul s'élança vers elle; il fléchit les genoux, et couvrait ses mains de baisers passionnés: — Chère bien-aimée, murmura-t-il, je ne t'ai donc pas perdue!

La musique exprime ce qu'on ne veut pas dire, et ce qu'on ne peut pas taire: la musique est le volapuk des âmes tendres.

La Dernière Prière de Léon. Au cours de sa dernière maladie, Notre saint Père le Pape a composé plusieurs poésies, qui ont fait l'admiration du Monde lettré et pieux. On a pu voir que, les années n'ont rien enlevé de son esprit et de la fraîcheur de son imagination.

Une de ces poésies a pour titre: La dernière prière de Léon. Dans le sabbat de la nuit où tu descendras, Léon, Le soleil me montrant, ôte un dernier rayon De ta vitre aux rosées, que tu sèves égarées, Un corps las, épuisé d'un sabbat de vie, C'est le trait de la mort qui d'un sombre nuage Couvre des ses glacées sous le froid du tombeau.

Certainement Moore l'a eu, 1008 rue du Canal.

LA STATUE QUI RIT.

Georges Méraud est sculpteur. Comme il a une très-belle fortune, il travaille à ses heures dans son petit hôtel de la rue Weber et produit peu. Il y a quelques années, il préparait pour le Salon une statue, — une «figure», comme on dit entre sculpteurs. Cette figure était un nègre, et ce nègre représentait un «modèle» alors très-populaire dans les ateliers.

Il s'appelait Salem. Salem, — mort aujourd'hui, emporté sans doute par la terrible phthisie qui dans notre climat enlève les onistites et les macaques, ses jeunes frères, — Salem était un curieux échantillon de sa race antistante et crépue; il avait l'habitude de se présenter chez les artistes en tendant au-dessus de son rire aux dents blanches et de sa face comme astiquée à la mine de plomb une carte ainsi libellée.

SALEM, DE TOMBOUCTOU. Modèle de premier choix pour les travaux algériens et orientaux. Il était très-coté, car il posait, non comme un marbre, — cette comparaison ne saurait évoquer sa noire silhouette, — mais tel qu'un bronze admirable; il était capable de ne pas broncher durant plusieurs heures, et lorsqu'on s'en étonnait tout en le félicitant, il répondait en se frappant le front de sa main mi-partie noire et grise: — Moi conte à moi histoires de mon pays!

Le fait est que, durant ses heures d'immobilité, dans l'atelier silencieux, Salem se prenait parfois de rires inextinguibles qui lui faisaient tressaillir les muscles de la poitrine et épanouir le visage, sans que pour cela il lâchât la pose le moins du monde; et si l'artiste s'impatientait de voir ainsi flotter et danser tous les contours qu'il cherchait à étudier et à rendre, Salem, immobile, soufflait de sa voix puérile: — Padon, mossié: moi conter à moi histoires de mon pays!

Il avait aussi une phrase favorite: «Bon modèle fait bon statue», — chez les peintres il disait: «Bon modèle fait bon tableau», — voulant affirmer que lorsqu'un modèle a le «talent» de bien poser, il ne reste plus à l'artiste qu'une tâche insignifiante; et comme il se savait le talent de bien poser, il prétendait qu'on ne pouvait l'employer comme modèle sans y gagner profit, honneur et gloire.

D'ailleurs, il travaillait avec zèle au succès de ses clients, même en dehors des séances. Salem était très intrigant; il allait voir les membres du Jury du Salon, il expliquait à sa manière l'œuvre à laquelle il avait collaboré, il demandait comme pour lui-même une médaille, et à la fin seulement, incidemment, il nommait l'auteur qu'il qualifiait toujours de même, sur un ton de pitié: — Zenti ga'gon!... zenti ga'gon!... Pauvre père de famille!... beaucoup d'enfants!

Le gentil garçon avait souvent passé la cinquantaine, et le père de famille n'était parfois qu'un tout jeune «rapin» de l'Ecole des Beaux-Arts. Mais Salem jouait sans doute que faire pitié à du bon. Il avait peut-être aussi découvert pour obtenir quelque chose, même des honneurs, la formule des médians de profession était encore la meilleure, étant la plus énergique et la plus concise.

Méraud avait donné près de deux ans à son travail. Salem, qui pendant ces séances avait eu l'occasion de se rappeler souvent les histoires de son pays, s'intéressait beaucoup à cette œuvre. La statue fut envoyée chez le fondeur, et comme la date des envois au Salon était proche, Méraud fit exécuter en plâtre une double épreuve pour pouvoir présenter au Jury d'admission son œuvre, en attendant le bronze, qui ne pouvait être prêt que beaucoup plus tard.

Mais, deux jours avant les envois au Salon, un domestique, en déplaçant la «selle» dans l'atelier, cogna la statue contre le tuyau de poêle, puis, dans un effort trop brusque pour corriger sa maladresse, bouscula le négre de plâtre, qui s'effondra sur le plancher.

Le lendemain, Salem passait justement voir Méraud et lui demander s'il n'avait pas besoin de séances; il apprit le désastre. — Je vais manquer le Salon! disait Méraud. Impossible d'envoyer l'autre épreuve! Elle est encore défective par morceaux chez le fondeur et plusieurs mois ne sont pas faits. Je suis furieux! Je donnerais bien cinq cents francs, pour avoir mon nègre cette année au Salon!

— Cinq cents francs! répéta Salem en dressant ses doigts d'encre devant ses yeux qui roulaient très-blancs, écarquillés. — Eh! oui, Salem, cinq cents francs!

— Et vous donner à moi cinq cents francs, si nègre au Salon! — Parfaitement!... Mais vous n'y pouvez rien, mon brave Salem!

Salem eut un rire muet; il se redressa dans une pose hiératique qu'il affectionnait dans les moments solennels, et, très-grave, il dit: — Moi fais pour vous, mossié, nègre au Salon!

— Ah! bah! sourit Méraud inattendu; et comment, Salem, allez-vous vous y prendre? — Salem allongea le bras comme pour apaiser l'impatience de Méraud, et il se retira en demandant le secret nécessaire à l'exécution de son plan.

— Vous, mossié, rien die, epa! Le lendemain, il apparut, un paquet sous le bras: — Bonjour!

Puis, mystérieusement, il ouvrit le paquet avec précaution; c'était un coffre badigeonné d'un ton verdâtre. — Eh bien! demanda Méraud. — Ça, socle à moi, nègre! — Le socle! Salem le déposa sur le plancher, monta dessus et prit le mouvement de la statue. — Vous perdez la tête, Salem! dit Méraud. Salem s'empoigna le crâne entre les bras, affecta de faire de vigoureux efforts pour se l'arracher, et très-calme formula: — Tient, tête à moi!... pas pédu, tête à moi, mossié Méraud!

Et, s'étant rechauffé d'une lampée de rhum et d'une bonne pipe, il grimpa bravement sur son socle. Dans les sous-sols où se fait le travail du Jury de sculpture, la lumière est très faible. Salem comptait là-dessus pour favoriser son stratagème. Néanmoins, il fut bien ému quand apparut ce groupe de personnages dont il reconnaissait presque tous les visages.

— Tiens, dit une voix, elle est bien, la figure de Méraud! — C'est ce grand diable de Salem! déclara quelqu'un. Salem fut touché d'entendre parler de sa personne en termes aussi bienveillants, et il se rassura un peu.

— On le reçoit, c'est entendu! annonça un juré. — Et même, ajouta un autre, je prévois que cela nous fera une médaille à donner! — Peuh! soufla X*** (je ne veux pas lui jouer le mauvais tour de le nommer), ce n'est pas dans le caractère... Salem est plus fin... il est plus nerveux... Aussitôt Y*** et Z*** abourent dans ce sens.

— Mal construit! opina Y*** — Sculpture moderne et vulgaire! appuya Z*** — Bah! clama Faiguère de sa grosse voix sympathique, il est très bien, ce nègre, et quand nous en serons aux médailles, vous pouvez compter que je voterai pour lui!... — Delaplanche, qui vivait encore, insistait, s'écriant: — Parbleu! on croirait qu'il se conte une blague de son pays et qu'il est prêt à rire!

Le fait est qu'en entendant ces paroles qui évoquaient toutes les «histoires» dont il égarait et berçait ses séances, l'innocent Salem dut se contenir. Sa poitrine se mit à tressaillir. Et, tout-à-coup, la statue de nègre remua, s'inclina, se tordit, et une voix d'enfant zézaya: — Pas chic, mossié Delaplanche!... A fait igoler moi!

Intuite de dire que ce rire gauguain tout le Jury. Excepté, pourtant, X***, Y*** et Z***. Ceux-là, depuis ce jour, ne peuvent plus critiquer une œuvre de collègue sans qu'on leur dise: — Méfiez-vous: elle va rire!

ANECDOTE. Les Relations secrètes des agents du comte de Provence pendant le Consulat, que le comte Renauke publie dans la Revue hebdomadaire, contiennent nombre d'anecdotes curieuses. En voici une sur les rapports de Mme de Staël et de son mari, le baron de Staël-Holstein.

Mme de Staël vient d'écrire au chapelain de l'ambassadeur de Suède une lettre très éditifiante. Elle y déplore amèrement la perte de son époux; elle avoue qu'elle a eu beaucoup de torts envers lui, qu'elle lui a manqué par le sentiment dans le temps de sa prospérité. «Depuis qu'il était malheureux, ajoute-t-elle, j'avais tâché de me rapprocher de lui. J'y étais enfin parvenue; je venais de payer ses dettes et je le ramenaï dans un asile où il aurait trouvé la paix et où j'aurais tâché de lui procurer le bonheur. Le ciel, apparemment, ne m'a pas jugée digne de réparer mes fautes; il a voulu me priver du fruit de mon repentir.» Au reste, on dit que, malgré les bonnes intentions de Mme de Staël, ce sont les soins qu'elle a pris de la fortune de son époux qui ont avancé sa mort. M. de Staël avait la manie d'acheter. Quoique chargé de 100,000 écus de dette, il ne pouvait se résoudre à vendre un mobilier précieux, des vases de bronze de porphyre, etc., etc. Mme de Staël en prenant en main ses affaires, en lui assurant 6,000 livres de pension qui, avec les 12,000 livres que lui faisait le roi de Suède lui auraient procuré une aisance assez douce à Coppet. M. de Staël, dit-elle, exigea le sacrifice de ces magnifiques superfluités. La nécessité obligea le pauvre baron à consentir à ce douloureux sacrifice; mais il déclara qu'il n'y survivrait pas. La vente et le démeublement s'opèrent sous ses yeux, avec des circonstances très désagréables. Mme de Staël, propriétaire de la maison où il logeait, voulut arrêter l'envieusement des meubles. La garde s'en mêla; des amis communs s'interposèrent. Enfin le baron partit, la mort dans l'âme, et son épouse à ses côtés. On a vu par les gazettes qu'il n'a pu aller que jusqu'à Poligny et que Mme de Staël n'a transporté à Coppet que sa dépouille.

Exposition du Club automobile de Londres. Londres, 17 juin.—L'exposition du Club automobile de Londres a été ouverte aujourd'hui par le prince et la princesse Edgar de Saxe-Weimar. Les automobiles, voitures d'agrément, de commerce, etc., ont défilé de Whitehall à Riclmond.

Après un lunch il y a eu plusieurs essais. Afin de populariser l'exposition les visiteurs ont été conduits en automobiles dans le voisinage.

Grève de Pêcheurs. Vancouver, Colombie Britannique, 17 juin.—2,500 pêcheurs indiens, des rivières Inlet et Skeena, sur une distance 200 milles, se sont mis en grève. A peine un huitième des fabriques de conserves sont en pleine activité. Les pêcheurs demandent 10 cents par poisson, pendant toute la saison. Les fabricants déclarent qu'ils ne peuvent donner que 6 cents.

Une escadre anglaise à la Baie de Delagoa. Londres, 17 juin.—Une dépêche de Pretoria à une agence de nouvelles de Londres annonce que sept navires de guerre anglais sont arrivés à l'île Inyack ou Ste-Marie, à l'entrée de la baie de Delagoa.

Toutefois, cette nouvelle n'est pas confirmée, et on la considère fautive dans les cercles semi-officiels.

Ce n'est pas la peine, Moore a obtenu le premier prix, 1008 rue du Canal.

IMPORTANTES DECISIONS

New York, 17 juin.—D'après un correspondant du «Journal and Advertiser» à Washington deux décisions importantes ont été prises à la séance de cabinet tenue avant le départ du Président pour Holyoke, au sujet de la campagne des Philippines.

Premièrement, en présence de la force d'Aguinaldo dans le nord que démontrent les dépêches du général Otis la campagne offensive contre les rebelles sera reprise avec vigueur. Secondement, l'armée et la flotte coopéreront au maintien d'un blocus étroit de l'île de Luzon, afin de prévenir le débarquement d'approvisionnement destinés aux rebelles.

En recommandant la campagne contre Aguinaldo le Président poursuit la politique actuellement en vigueur contre les rebelles dans le sud.

M. McKinley a exprimé la surprise que lui cause le fait que les insurgés semblent en mesure de se procurer autant d'armes et de munitions qu'ils le désirent, et l'insurrection de coopérer avec le général Otis pour empêcher le débarquement de munitions de guerre dans l'île de Luzon a été envoyée à l'amiral Watson.

On a annoncé il y a quelque temps l'établissement d'un blocus, mais toutes les rencontres avec les insurgés démontrent qu'ils sont toujours abondamment approvisionnés.

Les fonctionnaires du cabinet sont d'opinion que si un blocus sévère est maintenu les ressources des rebelles seront promptement épuisées.

Il existe, dit-on, des raisons spéciales d'exercer une surveillance exceptionnelle à Manille. Des négociants anglais et américains de Hong Kong, qui aident la junte philippine, déploient une grande activité et font des offres alléchantes à des propriétaires de navires pour forcer le blocus et porter des armes et des munitions à Aguinaldo.

Il a été enjoint par télégraphe au général major Shafter, commandant du Présidio, à San Francisco, de préparer avec la plus grande célérité les transports Zealandia, Valencia, Sheridan et Pennsylvania à leur voyage à Manille.

On juge impérieusement nécessaire l'envoi aussi rapide que possible de renforts au général Otis, mais le manque de transports retardera peut-être le départ de quelques-uns jusqu'au mois prochain.

La première expédition partira le 22 juin. Le Pennsylvania et le Zealandia prendront la mer à cette date avec six escadrons du sixième régiment de cavalerie, deux compagnies du quatrième d'infanterie et autant de volontaires que possible.

La seconde expédition comprendra le dix-neuvième d'infanterie et des recrues. Le général Otis nommera les officiers des trois régiments, en proportion du nombre des volontaires qui se réengageront aux Philippines. S'il n'y a que 3,000 engagés le général Otis nommera quatre-vingts ou quatre-vingt-dix des cent cinquante officiers nécessaires; les autres seront choisis par le Président parmi les applicants aux Etats-Unis.

Les exportations des Etats-Unis pendant le mois de mai. Washington, 17 juin.—Le Bureau des statistiques publie, aujourd'hui, une édition corrigée de son rapport du mois de mai.

Il y est constaté que les exportations pour le mois susdit, ont dépassé les importations de \$76,452,131.

Le chemin de fer Vanderbilt. San Francisco, 18 juin.—L'«Examiner» annonce que les Vanderbilt vont acheter la propriété de North Beach à la succession Fair, pour y établir un terminus pour leur chemin de fer, et une station; de telle sorte que la ligne entière sera sous leur contrôle, depuis New York jusqu'à San Francisco.

Grève de Pêcheurs. Vancouver, Colombie Britannique, 17 juin.—2,500 pêcheurs indiens, des rivières Inlet et Skeena, sur une distance 200 milles, se sont mis en grève. A peine un huitième des fabriques de conserves sont en pleine activité. Les pêcheurs demandent 10 cents par poisson, pendant toute la saison. Les fabricants déclarent qu'ils ne peuvent donner que 6 cents.

Une escadre anglaise à la Baie de Delagoa. Londres, 17 juin.—Une dépêche de Pretoria à une agence de nouvelles de Londres annonce que sept navires de guerre anglais sont arrivés à l'île Inyack ou Ste-Marie, à l'entrée de la baie de Delagoa.

Toutefois, cette nouvelle n'est pas confirmée, et on la considère fautive dans les cercles semi-officiels.